



Le Drone

EDITION D'ÉTÉ

N° 31 | 12.08.2018

Les contrebandiers

Une nouvelle inédite
de Slobodan Despot

**L'incommensurable grandeur
d'Alexandre Vialatte (3)**
par Pascal Vandenberghe

Les choses vues d'en haut
Observe. Analyse. Intervient.

Chers lecteurs,

En raison de la migration de notre domaine (antipresse.net), il se peut que certaines parties du site soient inaccessibles ces prochains jours. Nous vous prions de nous en excuser! En attendant, nous poursuivons avec nos lectures «légères» de la série d'été.

Bonne lecture!

SLOBODAN DESPOT

PHOTOBIOGRAPHIE

L'homme et le chien.

11 août 2018.

Je me baladais dans les vignes de la rive gauche du Rhône lorsque j'ai aperçu leur surprenant ballet. Dans les rideaux de pluie que formaient les systèmes d'arrosage géants, des créatures se pourchassaient en pataugeant dans les flaques. C'étaient des chiens, heureux de pouvoir s'ébattre et se rafraîchir. Je les ai un peu enviés pour leur aptitude au pur bonheur. (SD)



Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Les Contrebandiers

UN CONTE DU NOUVEL AGE

PROFITANT DE LA PÉNOMBRE DU COULOIR, ILS EXAMINAIENT L'INCONNU À TRAVERS LE VITRAGE DE L'«AQUARIUM» DES URGENCES. «POURQUOI FALLAIT-IL QUE ÇA TOMBE SUR NOUS?» LANÇA LE COMMISSAIRE BENGTSSEN SANS ATTENDRE DE RÉPONSE. «C'EST PLUTÔT UNE CHANCE, NON?» RÉPONDIT LE LIEUTENANT KIRKHOLT SANS DÉTOURNER SES YEUX HYPNOTISÉS DU SEUL PATIENT DE LA CHAMBRE. «UNE CHANCE...» MARMONNA BENGTSSEN À PART SOI. «ET TU VAS LE PARTAGER AVEC QUI, TON BONHEUR?»

Cette fois-ci, le blondinet lui jeta un regard de biais un peu inquiet. «Rassure-toi: cette visite ne va pas figurer dans ton CV. Et sans doute pas non plus dans les minutes du commissariat. Nous ne sommes là que pour tenir la chandelle à Madame.»

Il avait à peine fini de parler que l'infirmière de garde (petits pas étouffés en sandales Scholl) leur amena le dernier membre du commando: Jannie Blankenborg (talons bas et claquants), du *Politietts Sikkerhetstjeneste*. Grade indéfini, formes indistinctes, tempérament aussi terne que ses cheveux. Kirkholt comprit aussitôt le manque d'élan de son supérieur. Si cette souris grise avait été dépêchée par la centrale du PST en jet privé, c'est qu'elle ne devait pas souvent y être de corvée de café (honneur plutôt réservé aux hommes, désormais).

«Blankenborg», fit-elle sobrement en leur serrant distraitement la main, déjà absorbée par le spectacle de l'aquarium.

Le personnage, menu comme un enfant, ressemblait à une pieuvre avec sa grosse tête et les tuyaux qui s'y rattachaient. On lui avait posé un masque à oxygène sur le visage et des électrodes sur les tempes. Il semblait dormir, or ses yeux noir de jais restaient ouverts sans jamais cligner, fixés sur la rampe halogène du plafond.

«Il... il est conscient? demanda la souris grise.

— Et comment! fit l'infirmière. Il n'a pas dormi une minute depuis hier.

— Vous lui avez parlé? Vous ne deviez pas...

— Non, mais nous savons lire un encéphalogramme, répondit l'in-

fermière, un peu froissée. De toute façon, on n'a pas trouvé de langue commune.

— Il a essayé de communiquer avec le personnel, reprit le commissaire Bengtsen. On l'a remarqué sur la vidéosurveillance. Rien d'intelligible. Mais ne vous inquiétez pas: l'hôpital a suivi les instructions à la lettre.»

Le patient tourna légèrement la tête dans leur direction, comme s'il entendait leurs échanges.

«*Pærehodet* vous attend dans sa suite», fit l'infirmière d'un ton moqueur en ouvrant la porte.

«Le surnom lui va bien», se dit Kirkholt en s'approchant du lit. «C'est une vraie tête d'ampoule.» Comme l'infirmière lui avait ôté le masque à oxygène, on pouvait voir que le personnage n'avait pas de menton ni d'oreilles, et pas un seul cheveu sur la tête. Sur son teint d'un blanc cendreau, les yeux ronds, noirs et luisants ressemblaient à deux grosses gouttes de pétrole. Malgré ses lèvres tombantes, Kirkholt eut l'impression qu'il leur souriait.

Ils approchèrent des chaises de son lit. Bengtsen jeta un regard machinal vers la caméra, dans un angle du plafond, qui enregistrerait tout. Blankenborg sortit de sa besace un carnet et un stylo. *Pærehodet* hocha la tête en un mouvement dodelinant, à la manière des Hindous. Ils le prirent pour une invitation.

Il réitéra sa suggestion avec un geste circulaire de sa main à trois doigts. Après quelques secondes de malaise, Bengtsen se jeta à l'eau:

«*Do... Do you speak English?*»

L'inconnu entrouvrit les lèvres, mais ses mots à la sonorité métallique sortirent avec une articulation légèrement décalée, comme en play-back:

«*Yes I do, but not necessarily.*

— *What do you mean?*

— *I would rather be polite. Please, speak as usual.*»

Ils se regardèrent. Il refit un geste de rotation de sa main.

«Je crois qu'il veut qu'on parle dans notre langue, suggéra Kirkholt.

— Qu'est-ce que cela change? dit Bengtsen.

— Faites comme il veut», abrégea Blankenborg.

L'inconnu produisit quelques syllabes qui leur parurent de l'islandais, du danois, voire du suédois. Enfin, il leur parla dans un norvégien un peu scolaire:

«Bon, nous y sommes. Pardonnez-moi, l'étalonnage m'a pris un peu de temps.

— Vous connaissez donc le norvégien?

— Oh, tout ce que vous voulez. Toutes les bibliothèques de traduction sont disponibles sur l'internet. Pour l'Europe, il ne me manque que le gothique et le sorabe, mais cela concerne peu de monde, vous me le concéderez.

Cela fut prononcé avec une diction si sentencieuse que Bengtsen dut réprimer un sourire avant d'enchaîner:

«Bien! Nous aimerions, si vous nous permettez, en apprendre un peu plus sur vous et...»

Tête d'ampoule agita soudain sa main droite.

«Excusez-moi de vous interrompre, commissaire, mais j'aurais deux requêtes préalables à soumettre qui ne devraient pas vous poser trop de difficultés. (*Hausse générale de sourcils.*) J'aimerais tout d'abord qu'on me permette de m'habiller et de m'asseoir, plutôt que de rester empêtré dans ces appareillages et dans cette position désobligeante. Ensuite, il me faut trois minutes seul à seul avec cette éminente dame. Me les accorderez-vous, Jannie?»

<*>

Depuis le début des années 2000, la Norvège était le théâtre d'apparitions d'OVNI spectaculaires et de mieux en mieux documentées (à moins que ce fût un effet de la généralisation des outils audiovisuels de poche). Ce 9 août 2018, toutefois, les habitants de Narvik ainsi que les populations des fjords au nord de la ville eurent droit à un véritable feu d'artifice. Peu après minuit, un engin de forme oblongue survola les côtes à l'allure majestueuse et lente d'un dirigeable, en scintillant de mille couleurs comme un paquebot en soirée de gala. Après quelques minutes, alors qu'il n'était qu'à quelques centaines de mètres d'altitude, tous ses feux s'éteignirent et l'on ne vit plus, à travers le crépuscule qui tenait lieu de nuit dans l'été subpolaire, qu'une forme sombre s'affaler à la verticale en s'étirant (selon certains témoins proches) en plusieurs tentacules, comme une sorte d'étoile de mer. Elle toucha le sol sans bruit ni étincelles — signe qu'elle s'était plutôt abîmée dans les eaux d'un fjord très avancé dans les terres.

Au petit matin, alors que des équipes de curieux battaient la campagne en vain, un éleveur de poules circulant dans son vieux break Volvo

dépassa une drôle de silhouette sur la grand-route menant à Tromsø. Il se méfiait d'ordinaire des autostoppeurs, qui dans ces régions aimaient à s'incruster chez les fermiers bonasses et solitaires sous prétexte de vouloir rejoindre le Cap Nord à pied. Mais cette fois-ci, il fit une entorse à ses principes, croyant identifier un adolescent, peut-être un enfant, ivre mort. Certes, à Narvik, les ados surbiturés jonchaient les rues le samedi et le dimanche matin, mais on était en semaine et à trente kilomètres de la ville. En plus, celui-ci paraissait à la fois rachitique et légèrement macrocéphale. On ne laisse pas un défavorisé mental au bord du chemin, lui dit son âme de bon samaritain et il recula sur plus de cent mètres pour embarquer le malheureux. Le marcheur, qui n'avait rien demandé, fit mine de se défendre, mais se laissa rapidement sangler sur le siège avant, trop fatigué pour lutter.

Le fermier, que même les pêcheurs frapadingues de la région surnommaient Bjørn l'Allumé, ne réalisa l'importance de sa prise que lorsqu'il eut redémarré. L'adolescent, à l'exception de son habillement de *teenager* très ordinaire, ressemblait trait pour trait à la description type de l'extraterrestre ayant cours depuis l'incident de Roswell en 1947. Les yeux sans paupières et la calvitie pouvaient encore s'expliquer par des brûlures ou une maladie rare, mais les mains! A trois doigts! Bjørn faillit quitter la route en entendant son passager émettre des chuintements, peut-être des mots, dans une langue inconnue. Il essaya de lui parler en anglais, mais n'obtint qu'une espèce de grognement: «*Fed up with English*», ou quelque chose du genre. Puis la créature sembla suffoquer et ne bougea plus. Terrifié, Bjørn mobilisa tous les neurones encore valides que lui avait laissés sa consommation chronique de *shit*. Plutôt que d'endosser la responsabilité d'une perte historique pour la conscience de l'humanité, il décida de la déléguer à l'Hôpital universitaire du Nord, à Tromsø. Si l'on ne ressuscitait pas son alien là-haut, personne ne pourrait rien pour lui.

Après deux heures de route à tombeau ouvert, il débarquait son passager agonisant à l'entrée des urgences et profita de l'ahurissement des médecins de piquet pour s'éclipser sans laisser de carte de visite, dont de toute façon il ne disposait pas davantage que de permis de conduire. Puis, ayant livré sa cargaison d'œufs à moitié fracassée, il se précipita chez lui pour publier, sous le pseudo «Northern Fox», un compte rendu détaillé de son aventure au sein du groupe de passionnés d'exopolitique dont il faisait partie sur Facebook. Il y ajouta même le bout de vidéo très agité qu'il avait eu le réflexe de filmer sous le porche de l'UNN,

alors que des blouses blanches s'efforçaient de déposer aussi délicatement que possible un macrocéphale chauve en jeans sur une civière. Le groupe «AlienSearch» avait beau être fermé, ses quinze secondes de vidéo basse définition firent rapidement le tour de la planète.

<•>

«Vous nous avez dit tout à l'heure que votre connaissance du norvégien provenait... de l'internet?»

Jannie Blankenborg aimait commencer par le commencement et articulait ses questions à la manière d'une maîtresse d'école. Son interlocuteur habillé en *Levi's* des pieds à la tête, assis dans un fauteuil trop grand pour lui, ressemblait d'ailleurs à un élève retenu après les cours.

«En effet.

— Et... comment y avez-vous eu accès?

— Bah? Comme tout le monde. C'est en téléchargement libre...

— Vous voulez dire que vous avez *téléchargé* notre langue?

— Comment aurais-je fait sinon? Certes, il m'a fallu d'abord l'identifier, étant donné que personne n'a daigné m'adresser la parole dans cet hôpital et que je n'ai rencontré chez vous qu'un *baba cool* toxicomane (pardonnez-moi le pléonasme) qui m'a assommé avec de la parodie d'anglais...

— D'où votre «étalonnage» initial?

— Exactement. Votre langue fait partie d'un groupe où — sans vouloir vous offenser — tout le monde se ressemble un peu.»

La souris grise mordit son stylo en signe d'impatience.

«Passons sur ces détails. Dois-je en conclure que vous avez un talent particulier — voire fulgurant — pour l'apprentissage des langues?

— Pas du tout. Je dispose d'un logiciel de synthèse vocale couplé aux bases lexicales et syntaxiques gracieusement fournies par nos amis de chez Google. Qui, soit dit en passant, font un travail remarquable pour le désenclavement de votre espèce au plan interplanétaire.

— Cela suppose que vous accès en tout temps à l'internet? Si oui, par quel moyen?»

L'étrange adolescent hocha de nouveau la tête en «huit» et esquissa une sorte de sourire poli, comme s'il parlait à des demeurés.

«Voici une douzaine de générations que nous sommes pourvus à la naissance de bioprocresseurs comme celui-ci.»

Il désigna une petite zone quadrillée comme une gaufre à la racine de l'oreille, qu'on eût prise pour une simple cicatrice.

«Ils nous servent entre autres à la communication sur toutes les longueurs d'ondes disponibles. Sans eux, nous serions comme vous sans vos oreilles et vos yeux.

— C'est en somme votre capteur wi-fi? osa le jeune Kirkholt.

— Oui. Notre relais, aussi, puisque nous sommes nos propres répé-
titeurs sur votre planète.»

Comme ils semblaient ne pas comprendre, il adopta à son tour un ton de professeur:

«*It's no rocket science!* — Pardon! Petit *bug* dans les dictionnaires idiomatiques. — Cela n'a rien de sorcier. Vous n'êtes qu'à une génération de l'implantation post-natale et, peut-être, à deux ou trois de la programmation biogénétique. A l'échelle de l'espèce, bien entendu (les laborieux et les surnuméraires mis à part). Les expériences en laboratoire sont prometteuses. Votre prototype brut est de toute façon dépassé. Pourquoi croyez-vous que nos amis de chez Google investissent autant dans le transhumanisme?»

Le lieutenant Kirkholt, sidéré, jeta un coup d'œil discret à son téléphone pour s'assurer qu'il enregistrait bien la conversation. Son réflexe n'échappa pas à Tête d'ampoule.

«Et voilà! Vous ne lâchez jamais votre petit smartphone. Vous êtes inséparables, alors qu'il n'existe que depuis dix ans. Pourquoi vous fatiguer à le trimballer, au risque de le casser ou de le perdre? Il sera inévitablement incorporé.

— Mais l'interface...

— L'interface? Vous plaisantez? Imaginait-on composer un numéro en frottant une vitre avant la sortie de l'iPhone, en 2007? Votre réseau neurologique dans son emploi actuel, c'est comme le câblage d'un Airbus qu'on n'utiliserait que pour transmettre des messages en morse... Quel gaspillage! Vous allez rapidement optimiser tout ça.»

Pendant qu'il parlait, ses trois interrogateurs avaient machinalement regardé leurs écrans. La nouvelle de l'«alien détenu à l'hôpital de Tromsø» envahissait tous les canaux d'information.

/A suivre./

Et c'est ainsi que Vialatte est grand (3)

◀ SI LES DEUX VOLUMES DES CHRONIQUES DE VIALATTE PUBLIÉES DANS *LA MONTAGNE* ENTRE 1952 ET 1971[1], DONT NOUS AVONS RENDU COMPTE DANS LES DEUX DERNIERS NUMÉROS DU DRONE, OFFRENT L'INTÉRÊT D'UNE CERTAINE CONTINUITÉ, CELLES QUI SONT REPRISSES DANS *RÉSUMONS-NOUS*[2] PRÉSENTENT QUANT À ELLES CELUI D'UNE PLUS GRANDE DIVERSITÉ, À LA FOIS DANS LE TEMPS ET PAR LES MÉDIAS DANS LESQUELS ELLES FURENT PUBLIÉES À L'ORIGINE.

Les bananes de Königsberg: c'est sous ce titre que Vialatte avait souhaité publier les «chroniques allemandes» de ses deux séjours en Allemagne, entre 1922 et 1929 pour le premier, et entre 1945 et 1949 pour le second. Mais c'est que notre homme était un incorrigible indolent! C'est pourquoi il fallut attendre 1985, et donc près de quinze ans après sa mort, pour que ce projet voie le jour...

C'est très naturellement — si l'on raisonne chronologiquement — que ces *Bananes* ouvrent *Résumons-nous*, le troisième volume de ses chroniques, publié plus récemment. Outre les chroniques publiées durant cette période allemande, on y trouve différentes lettres qu'adressa Vialatte à plusieurs de ses amis, en particulier Henri Pourrat, et un certain nombre de chroniques rédigées lors de brefs voyages qu'il fit Outre-Rhin entre 1933 et 1939, entre les deux séjours de longue durée qu'il y effectua. Donc entre l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler et le début de la Seconde Guerre mondiale.

Dans la première partie, «Le carnaval rhénan» (1922-1929), on voit progressivement Vialatte passer du rêve à la réalité: si c'est plein des mythes du romantisme allemand qu'il aborde l'Allemagne en 1922, petit à petit on sent poindre son désenchantement, et cette Allemagne réelle qu'il découvre — celle de la République de Weimar — finit par l'agacer: «[...] les messieurs rasés et tondus qui s'appellent Müller, les messieurs rasés et tondus qui s'appellent Schmidt. Si par hasard, si par indiscipline, par infortune ou pour une de ces raisons insondables qu'il y a des enfants à deux têtes, des roses bleues, et des crapauds à six pattes exposés dans des bocaux à cornichons, un Allemand ne s'appelle pas Schmidt ou Müller, il ne lui reste plus, s'il veut adorer Wotan, fumer la pipe, attendre la fin de monde ou protéger le poisson rouge, ce qui est le droit de chacun, il ne lui reste plus, vous dis-je, qu'à s'adresser à l'asso-

ciation concurrente où l'on ne s'appelle ni Schmidt ni Müller, ce qui est une façon de hardiesse, une manière de révolution.[3]»

Dans la période qui suivit (« Des fakirs à la svastika », 1933-1939), Vialatte aura fait preuve d'une grande lucidité, puisque dès 1933 et l'accession d'Hitler au pouvoir, il écrivit que l'Allemagne était devenue « *un vaisseau fantôme dont la voile emporte à une vitesse tragique vers les destinées les plus folles un équipage halluciné* », décelant à quel point c'était bien la mythologie allemande qui avait permis l'émergence du nazisme. Il fut aussi visionnaire: « *S'il faut dire le fond de ma pensée, je crois l'Allemagne sincère à la fois dans deux directions qui ne coïncident pas toujours au même moment: elle veut et la paix et une grande Allemagne Elle aimerait mieux sans guerre parvenir à ses buts. Mais s'il en fallait une, je crains que, chauffée à blanc, elle n'hésite pas, pour peu qu'elle se croie la plus forte.[4]»* On sait ce qu'il en a été.

C'est en tant que correspondant de la 1^{re} Armée de De Lattre que Vialatte assista au procès des criminels de guerre nazis de Bergen-Belsen. Dans la troisième partie des *Bananes de Königsberg*, «Ces messieurs de Lunebourg» (1945-1949), c'est à un Vialatte précurseur de la théorie de la «banalité du mal» d'Hannah Arendt[5] que l'on a affaire. Il est proprement sidéré par la primauté, sur l'humanité et la conscience, de la discipline et de l'obéissance aux ordres qui est à la base de la défense des accusés: «*Quand on les a entendus de ses oreilles, on ne revient pas seulement de Lunebourg: on revient de l'homme, on revient de plus loin que du fond des déserts d'Australie et des abîmes du Pacifique.*»

Sautons directement à la fin de *Résumons-nous*, sans nous arrêter sur les chroniques plus légères — et sans doute aussi alimentaires! — du *Petit Dauphinois* et de *Marie-Claire*, entre autres.

Si, comme nous l'avons vu précédemment, ses chroniques pour *La Montagne* ne pouvaient être politiques, il en fut tout autrement avec celles qu'il livra au mensuel *Le Spectacle du Monde* entre 1962, date de sa création, jusqu'à sa mort, en 1971. Créé par Raymond Bourguine en avril 1962, *Le Spectacle du Monde* était un magazine résolument conservateur. Il compta d'ailleurs dans ses dernières années, avant sa disparition en 2014, des collaborateurs comme Eric Zemmour ou Alain de Benoist. Avril 1962: un mois après les accords d'Évian qui marquent la fin de la guerre d'Algérie et déboucheront sur l'indépendance de l'Algérie. Une pilule qui ne passe pas pour Alexandre Vialatte, qui revient régulièrement sur le sujet, tout au moins «tant que le fer est chaud».

Ce qui n'empêche pas ses chroniques d'être littéraires: c'est d'ailleurs en parlant du Procès de Kafka et de son protagoniste, Monsieur Joseph K., qu'il y fait d'abord allusion: «Quant à M. K., il est en France, dans la prison pour les coupables innocents qui n'avaient existé encore que dans Le Procès et dans l'Allemagne hitlérienne. Il est aussi en Algérie à plus d'un million d'exemplaires. Il va avoir pour maître le gang qui a égorgé sa femme et ses enfants. On lui a expliqué, pour le consoler, que le monde est aux fenêtres et n'entend pas ses cris. S'il n'est pas sage on lui sciera le cou dans la carrière. S'il est docile, il aura le droit d'être jugé, quand l'occasion s'en présentera, par l'homme qui aura violé sa fille, brûlé ses blés et empalé sa mère. Et c'est ainsi qu'Allah est grand.[6]»

Il y revient de façon encore plus directe quelques mois plus tard:

«Les Français s'avisèrent, en 1830, qu'il valait mieux gouverner l'Algérie que d'y être vendus sur les marchés d'esclaves. C'était un point de vue. Ils l'adoptèrent. L'Amérique, à l'époque, les en félicita, le monde civilisé les remercia. Abd el-Kader, vaincu, leur apporta son aide, M. Ferhat Abbas apprit la pharmacie. Cent trente ans plus tard, ils trouvèrent qu'une l'Algérie antifrançaise irait mieux dans le "sens de l'Histoire", et que les Chinois feraient mieux qu'eux. La chose paraissait plus "à gauche". Ce mot de "gauche" emporta tout. Car on accepte à la rigueur d'être accusé d'avoir tué son père, on ne peut pas s'exposer au reproche d'être moins "à gauche" que son voisin. Même s'il faut pour cela soutenir l'assassinat: l'assassinat n'est pas la guerre; on peut assassiner en restant pacifiste; l'assassinat ne devient blâmable que pratiqué par des méchants. Et le méchant, c'est l'armée française. Sans armée, en effet, il n'y aurait jamais de guerre. Et puis d'ailleurs, qu'est-ce que ça peut nous faire, puisque ça se passe de l'autre côté de l'eau? Bref l'idée plut.

Au bout de sept ans d'efforts, de combats, de campagnes de presse, de guillemets déplacés, de citations dirigées, la France a enfin réussi à perdre l'Algérie française. À la suite des victoires d'Oran et de Bab El Oued. Elles furent sanglantes. Aussi la joie régna-t-elle dans les rangs des vainqueurs. Les enfants se partageaient le képi du général. Il était lauréat de feuilles de chêne. Ils en firent des indigestions. Des harkis furent pelés comme on pèle une carotte, salés comme du jambon et cuits dans une marmite. Ce ne furent plus qu'éborgnements, disparitions, espiègleries, accords d'Évian.[7]»

Et petit à petit, avec le temps qui passe et l'oubli qui s'installe, l'amertume s'ajoute à la rage:

«Le souvenir d'estompe. Des aviateurs carbonisés, il ne reste plus qu'un bout de charbon inidentifiable pour leur mère. Des soldats bouillis et salés, il ne reste plus qu'un squelette. [...] Du cadavre raidi de l'Algérie française, il ne reste plus que ces soubresauts dont l'origine n'est pas dans l'âme, mais dans

la décomposition. Le souvenir s'estompe. Il n'est plus que fumée. Cette fumée intoxique la France. Elle tue les âmes. [...] Où est passée la règle du jeu? En 1944, on pendait les SS sur intention de crime de guerre. En 1962, on fonde le droit d'un gang à représenter et gouverner un peuple, sur la consommation de crimes de droit commun. En 1944, on pendait pour racisme. En 1962, on discrimine dans l'amnistie entre chrétien et musulman. [...] "Caïn, disait la voix, qu'as-tu fait de ton frère?" Caïn n'a pas osé répondre: "Il n'était pas couvert par les accords d'Évian" [8]

Et c'est ainsi qu'Allah est grand: on comprend mieux pourquoi...

~~~~~  
NOTES

1. Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2000.
2. Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2017.
3. «Salut au drapeau», 1927.
4. *Le petit Dauphinois*, 11 juillet 1935.
5. La théorie de la «banalité du mal», que développera Hannah Arendt en 1963 à la suite du procès d'Adolf Eichmann à Jérusalem en 1961 et 1962, fit scandale à l'époque. À lire, d'Hannah Arendt: *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal*. Gallimard, coll. «Folio histoire», 2006.
6. «Le Procès de Kafka», *Le Spectacle du Monde* n° 2, mai 1962.
7. «Le désert (et les lieutenants) perdu», *Le Spectacle du Monde* n° 8, novembre 1962.
8. «Rendez-vous avec l'Histoire», *Le Spectacle du Monde* n° 11, février 1963.

## TURBULENCES

**Avertissement: en raison de la migration-mise à jour de notre site, les *Turbulences* (log.postach.io) sont momentanément inaccessibles depuis la plupart des navigateurs — smartphones mis à part. Nous vous prions de bien vouloir excuser ce dérangement!**

RUSSIAGATE | L'arnaque Bill Browder

Le procureur Mueller chargé de trouver les preuves improbables de l'influence russe sur les élections américaines a, en désespoir de cause, émis un mandat d'arrêt à l'encontre de douze citoyens russes. Ces «Douze salopards» sont accusés d'avoir influé sur le scrutin électoral d'un pays de 320 millions d'habitants. Le but du procureur était évidemment de saboter la rencontre Trump-Poutine à Helsinki.

Or Vladimir Poutine a justement rappelé que Washington et Moscou avaient un accord de coopération judiciaire qui fonctionnait parfaitement et que Moscou attendait les requêtes officielles du procureur Mueller. Moscou serait prêt à collaborer et souhaiterait de son côté interroger William Browder, le fameux escroc mis en cause dans l'affaire Magnitski.

Cette affaire est hautement représentative de l'attitude pour le moins perverse de l'Occident vis-à-vis de la Russie. Tout d'abord, Browder est le petit-fils du chef du parti communiste américain. Ce fait est rarement rappelé dans les médias occidentaux qui insistent en revanche lourdement sur le fait que Vladimir Poutine est un ancien du KGB.

Comme beaucoup, Bill Browder a utilisé ses réseaux soviétiques dans les années 90 et au début des années 2000 pour piller la Russie, jusqu'à ce que l'administration Poutine mette fin à ses prédatations. C'est à ce moment que son récit s'est aligné sur un modèle somme toute assez banal. Browder est devenu un défenseur de la démocratie et un combattant de la corruption en Russie par le truchement de son avocat Magnitski qui, justement, venait de mourir en prison. Le problème est que Magnitski n'a *jamais de sa vie été avocat* mais comptable, ce qui est beaucoup moins hollywoodien, admettons-le.

En 2016, le cinéaste Andrei Nekrassov, connu comme un critique virulent du Kremlin, a tenté de projeter son film sur l'affaire Magnitski au parlement européen — sans succès. Sa version ne correspondait pas à celle que les élites UEuropéennes voulaient entendre. Les réseaux d'influence de Browder restent très puissants dans une structure où la corruption est institutionnelle.

## Pain de méninges

### DU PLAISIR DE L'ÉCRITURE NON MÉCANISÉE

J'adore écrire sur le vif, griffonner dans un carnet pendant des promenades, des trajets en train, des moments passés au café, puis me ruer chez moi pour inventorier mon butin. Quand je suis à Hampstead, j'ai mon banc préféré sur le Heath, à l'abri d'un arbre isolé aux larges ramures, et c'est là que j'aime écrire. J'ai toujours écrit à la main. On peut y voir une forme d'arrogance, mais je cultive la tradition multiséculaire de l'écriture non mécanisée. Le dessinateur manqué en moi prend un réel plaisir à tracer les mots.

— John Le Carré, *Le tunnel aux pigeons, histoires de ma vie.*



Le Drone ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
 Faites-le connaître autour de vous!  
 Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
<https://antipresse.net/dons/>  
<https://antipresse.net/drone/abonnement>